

À Mirza et Daliborka, mes “gamins” de Bosnie.

À toutes ces enfances
que les guerres, toutes les guerres,
meurtrissent

...

L'enfant de la guerre

L'enfant est petit lorsque la guerre éclate.

Sa maman et son papa ne travaillent plus, car leur lieu de travail a été dévasté par un obus.

Maman dit que des snipers sont cachés dans la montagne et tirent sur n'importe quelle cible, même sur des enfants, à n'importe quel moment. Que c'est dangereux de sortir jouer dehors. Qu'il faut rester dedans.

Dedans, il n'y a pas d'électricité, pas de chauffage. Il fait si froid que l'eau du vase s'agrippe à la tige de la rose gelée.

Alors l'enfant désœuvré colle son nez à la fenêtre.

Parfois, des garçons du quartier passent devant sa porte et l'invitent à se joindre à eux. Aussi, en catimini, il s'enfuit.

Ensemble, ils s'échappent vers les terrains vagues où, des décombres, ils improvisent leurs jeux.

Ils jouent au foot, bien sûr, avec tout ce qu'ils trouvent, criant, courant, se bousculant.

Lui est le goal.

Il se cabre pour attraper l'objet. Silence, il se concentre et attend.

Soudain il est projeté à terre par une détonation. Tout étourdi encore, il se relève et, clopin-clopant, rejoint l'attroupement.

Son copain ensanglanté gît dans la boue et de douleur crie.

L'explosion a aussitôt ameuté du monde.

Sirène, sang, panique, foule, hurlements.

Sur le brancard emporté, l'ami a la jambe déchiquetée.

En chemin vers la maison, il voit sa mère se précipiter vers lui, affolée. Elle le gronde bruyamment, lui reproche d'être sorti, d'avoir désobéi, parlant, parlant sans répit, énonçant tous les dangers, tous les interdits.

Le garçon est triste. Abasourdi par l'accident et les paroles en furie, il se réfugie dans un coin de chez lui.

Comment l'objet a-t-il pu exploser subitement alors qu'ils jouaient tranquillement ? Pourquoi ? Qui ? Que va devenir la jambe de son ami ? Où était l'ennemi ? Qu'il soit puni !

En attendant, les yeux dans le vague, il se glisse dans ses rêves pour échapper au froid. Il n'y a plus de lumière. Il n'y a que des spaghettis distribués par les aides humanitaires, et puis

une boîte de conserve où il a vu dans une langue étrangère, des chiffres et des lettres presque effacées : 4 JAN 1969. Mais il ne comprend pas ce que c'est.

Des années plus tard, la guerre est finie.

Il y a de l'eau. Il y a de l'électricité. Il y a du chauffage aussi. Il n'y a plus de snipers sur la montagne pour tirer au hasard sur tout ce qui bouge.

Mais on dit qu'il y a encore des mines anti-personnelles dans les terrains vagues. Des enfants qui jouaient avaient mis le pied dessus.

Ils étaient morts - comme ça !

Son ami est en vie. Il clopine sur une jambe depuis.

C'est comme ça !

Et le garçon grandit.

Il va au collège le matin avec ses amis.

Le soir, il rentre à la maison. Mais dans la salle de bains, il n'allume pas la lumière.

- "Pourquoi n'allumes-tu pas la lumière ? crie sa mère qui le surprend sur la cuvette des toilettes - comment veux-tu que je sache que tu es là ? "

Il faut que je m'entraîne à voir dans le noir - murmure-t-il du dedans de sa tête.

En hiver de plein froid, il sort habillé sans grande protection.

- « Tu es fou ! Mets ton manteau doublé de peau, tu vas prendre froid ! » dit sa mère

Mais il s'empresse de sortir - vite pour qu'elle ne le rattrape pas.

Il faut que je m'entraîne à supporter le froid - pense-t-il concentré.

Parfois, il lui arrive de sortir de la ville en vélo. Il emprunte des routes inconnues pour se perdre et s'entraîner à retrouver le chemin à nouveau.

- “Où étais-tu ? Il fait nuit ! Pourquoi rentres-tu si tard ? Cette fois, pas de dîner, tu es puni ! ”

Alors, il ne mange rien pour s'entraîner à la faim.

Ses amis l'appellent à partager leurs sorties :

- “Allez, viens ! On va dans la maison abandonnée de la vieille Elma, on y trouvera peut-être les boîtes de chewing-gum que distribuaient les Américains !”

Mais le garçon hausse les épaules et poursuit son chemin :

Un jour, mes copains ne seront plus là. Il faut que je m'entraîne à ne compter que sur moi ! pense-t-il tout bas.

Il arriva qu'une fois, le regard grave, il sortit de chez lui et se dit :

Si un jour les parents n'ont plus de quoi manger, comment vais-je faire pour les aider ? Il faut que je m'entraîne à voler.

Alors il alla au marché et s'entraîna à voler : une pomme, un fromage, un chausson fourré. Dans un magasin, il prit une bouteille de vin et tenta de la dissimuler dans son pantalon. Quand il leva les yeux, il vit un homme grand, au-dessus de lui, qui le fixait. Réprobateur, menaçant. C'était l'épicier.

Dans le miroir suspendu au-dessus du rayon, il avait observé tous les gestes du garçon.

L'épicier, brutalement, saisit le goulot de la bouteille calée dans la ceinture du jeune maigrichon.

- "Qu'est-ce que tu fais avec cette bouteille ! vociféra-t-il. Tu prends ton froc pour un garde-manger ? Tu crois qu'on peut rouler Boris dans son magasin ! Attends que j'appelle tes parents, mauvais garnement ! »

Lestement, le garçon se faufila derrière les jambes du colosse et détala comme un lapin. Il courut tant et si vite qu'en un instant, tout haletant, il traversa l'appartement où discutaient ses parents. Sans un regard, il disparut au fond du couloir. Le père, surpris, suivit sa trajectoire, d'un pas lent et dense, intrigué. Attentif aux sons derrière la porte de la chambre, il l'ouvrit doucement.

Le garçon, affalé au coin de son lit, à bout de souffle, hoquetait, les yeux dans le vague.

Le père, en silence, s’assit auprès de lui, guettant chacun de ses mouvements.

- “Dis-moi, fils ! Qu’est-ce qui se passe ? On se disait avec ta mère combien, justement, nous te trouvions bizarre ces derniers temps”.

Le fils entendit la voix de son père. Le menton collé à sa poitrine, de grosses larmes s’abandonnèrent, chacune pleine de souvenirs amers.

Alors, il raconta tous ses “entraînements” : l’obscurité pour voir dans le noir, les jeûnes pour ne plus sentir la faim, l’esseulement pour la survie, les tenues légères pour ne plus souffrir l’hiver, le vol pour savoir tout faire.

- “Je voulais m’entraîner. Tu comprends, si la guerre recommence, il faut que je sois prêt !”

Les images de la guerre se mirent à sourdre de loin, de très loin dans les yeux du père. Mais il sourit. Il se tourna vers son fils et le prit dans ses bras, tapotant son dos pour apaiser ses sanglots.

- “C’est vrai Sajo ! C’est terrible la guerre ! Mais elle est finie, enfin, et nous sommes en vie. Nous devons bâtir la paix Sajo ! Tu vas devenir un homme grand et fort, comme nous tous à présent.”

Le lendemain, Sajo se leva tôt. Il alluma la lumière de la salle de bains, s'aspergea d'eau. Dans la glace embuée, il rencontra son image. Il scruta son visage, ses yeux, son regard... absorbé.

Qu'est-ce qui a changé ?

Il s'habilla chaudement et sortit rejoindre ses copains. Ils s'empressèrent de lui raconter toutes les péripéties dans la maison abandonnée d'Elma, la découverte des boîtes de conserve :

- « Pas de chewing-gum Sayo ! Que des boîtes de fayots ! Alors nous, on pensait les revendre, mais on nous a dit qu'elles dataient de la guerre du Vietnam ! Tu te rends compte, Sajo, des fayots d'une autre guerre ! Personne n'en voulait ! Fayots de derrière les fagots ! » se mirent-ils à chanter en chœur.

Ils en riaient, de dérision, en prenaient la mesure... Sayo était si heureux de rire avec eux !

Dans l'hiver de brumes, il poussa un long soupir.

Dans son souvenir, la voix de son père faisait encore écho :
finie la guerre... bâtir la paix... grandir... grandir ... devenir ...

Le froid, comme chaque hiver, était cinglant, mais le manteau, doublé de peau, le tenait au chaud.